

Le retour des dieux

Robert Marteau

Volume 10, Number 4, July–August 1968

Hommage à René Char

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60304ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marteau, R. (1968). Le retour des dieux. *Liberté*, 10(4), 36–41.

le retour des dieux

Je me souviens d'un de ces premiers matins de Paris et d'une vitrine de la rue Monsieur-le-Prince où il y avait cette plaque blanche avec, écrit en rouge, *Seuls demeurent*, et au-dessus: René Char. Ce fut certainement ma première approche de l'œuvre, et c'était un matin avec un peu de soleil, et le macadam était humide comme il l'est presque toujours ici. Je passais alors de longues heures dans les librairies parce que je ne connaissais personne dans cette ville et qu'il m'arrivait ainsi d'ouvrir la bouche si le libraire avait envie d'engager la conversation.

Seuls demeurent. J'achetai le livre. Il s'ouvrit à *Conduite*:

Passe.

La bêche sidérale
autrefois là s'est engouffrée.
Ce soir un village d'oiseaux
très haut exulte et passe.

Et puis je lus *Post-Scriptum*:

Ecartez-vous de moi qui patiente sans bouche;
A vos pieds je suis né, mais vous m'avez perdu;
Mes feux ont trop précisé leur royaume;
Mon trésor a coulé contre votre billot.

Ces poèmes, si je ne les sais pas par cœur, depuis plus de vingt ans qu'ils m'accompagnent, je les connais de cœur. Dans la cacophonie de ces années-là, il y avait ce courant à haute tension qui vibrait dans le désert et la solitude. Un fragment de langage immémorial franchissait l'horizon, un fragment *débourbé* de la nuit («La lumière a un âge. La nuit n'en a pas. Mais quel fut l'instant de cette source entière?»), incandescence, foudre illuminatrice qui joignait de son trait la terre au ciel. («Nous sommes ingouvernables. Le seul maître qui nous soit propice, c'est l'Eclair, qui tantôt nous illumine et tantôt nous pourfend»).

Le poète même en tant que naissant, en tant que témoin originel de l'irruption du feu dans la substance, ainsi m'apparut René Char, dès le début; ainsi continue-t-il de vivre pour moi dans des livres successifs qui résistent à devenir de la littérature, et dont ma fréquentation n'approuverait guère la démarche savante qui me conduirait par un travail *in vitro* à quelque exégèse littéraire et littératurante, car je sais que ce métier, cette technique de la poésie ne sont rien sans quelque innocence («On ne peut pas commencer un poème sans une parcelle d'erreur sur soi et sur le monde, sans une paille d'innocence aux premiers mots» — La bibliothèque est en feu.); et le poème ne m'est rien s'il n'a d'autre moteur que sa lettre, à moins que celle-ci ne soit proprement hiéroglyphique; s'il n'a un moment tremblé comme une plante et si, tombeau, il n'est «le probe tombeau: une meule de blé. Le grain au pain, la paille pour le fumier.» (Les dentelles de Montmirail).

La poésie de René Char est hermétique. Son courant remonte le fleuve grec pour s'aboucher constamment à l'origine, où le dieu (Thot-Hermès) enseigne à lier le Verbe à l'écriture, à lire le monde, le poète étant celui qui s'efforce dans le pré-

sent de faire l'acte exemplaire par lequel naissance est donnée à l'homme, conscient qu'il est que cet acte instaure le tragique puisqu'il arrache la Créature à l'Être et aux Nombres. Ce don de lumière, cette lucidité, c'est la seule part que l'homme-poète puisse revendiquer, pour laquelle il puisse combattre, où il puisse trouver joie, par laquelle il puisse se tenir debout: «Salut à celui qui marche en sûreté à mes côtés, au terme du poème. Il passera demain DEBOUT sous le vent.» (L'avant-monde). Le tragique est ce qu'il faut constamment conquérir contre la nostalgie et la mélancolie, leçon grecque. René Char dit: «L'aigle est au futur». L'homme tragique échappe au discours par le bond, aux deux pierres heurtées en devenant l'étincelle. («Dites, ce que nous sommes nous fera jaillir en bouquet?») — Les compagnons dans le jardin). Le feu, l'étincelle, la foudre, l'éclair ont une place première dans l'œuvre de Char. C'est que le mot doit-être soudain dépris des ténèbres par fulguration pour baptiser l'homme de nouveau et perpétuellement comme au premier jour («Dans le poème, chaque mot ou presque doit être employé dans son sens originel.» — La bibliothèque est en feu), et afin que l'homme habite ainsi la fulguration. («Si nous habitons un éclair, il est le cœur de l'éternel». — Le poème pulvérisé). Feu, foudre, éclair sont les épiphanies de la lucidité de l'homme-poète, le clair-voyant, qui, vivant à l'orée du mythe, à l'origine, à la bouche, peut dire encore: «Il n'est pas digne du poète de mystifier l'agneau, d'investir sa laine».

Conjointe au feu: l'eau, la source, la fontaine, l'eau vive toujours qui jaillit du rocher, ou bien celle de la rivière que l'on remonte, par ce *retour amont* familier à la truite. Naissant de l'eau, émergeant: l'iris, fleur, divinité, «dame dont on veut taire le nom», la dame des troubadours, de Dante et de Pétrarque. *Lettera amorosa*, je lis: «Il y a deux iris jaunes dans l'eau verte de la Sorgue. Si le courant les emportait, c'est qu'ils seraient décapités». Iris, Isis: la même, l'eau et celle qui s'épanouit à la surface des eaux, qui enfante les dieux, qui veille au sommet de la tour intérieure, ou bien endormie attend l'éveil. Proprement, si le courant l'emportait nous vivrions décapités comme tant d'hommes vivent, ceux auxquels le poète

s'adresse quand il proclame: «Obéissez à vos porcs qui existent. Je me soumetts à mes dieux qui n'existent pas.» — (Contrevenir). Le propre des dieux est de n'exister pas, mais d'être — (immortels). Le propre de la poésie est de dire au plus près la vie des dieux dans la mesure même où le monde porte son effort à les occulter.¹ («Leur crime: un enragé vouloir de nous apprendre à mépriser les dieux que nous avons en nous.» — Les compagnons dans le jardin). L'effort du poète: le rapatriement des dieux, qui est rapatriement de l'homme, et de la terre elle-même en son ciel. («Je m'emplirai d'une terre céleste.» — Sur une nuit sans ornement).

Le poète sait que les dieux ne sont pas nés d'un effroi devant la nature, d'une ignorance qui ferait de tout mystère, mais que la naissance des dieux est la connaissance même des hommes, et que l'embourbement, la résorption des divins a pour conséquence l'enténébrement du ciel qui est en nous («... mais avoir en soi un sacré.» — Les compagnons dans le jardin). Et si je parlais plus haut d'un tragique, c'était pour décrire entre autres cet état régressif, car la poésie de Char ne vise pas le lieu du tragique, non plus que celui qui le précède et qui est l'épique, mais le lieu primordial de l'irruption, de la source, de la révélation. («... Mais quel fut l'instant de cette source entière?»). Témoin de deux mondes, il lui échoit de ce monde-ci l'angoisse, et, frère de Holderlin et de Nietzsche, il n'étouffe pas la confiance sur laquelle il faudra désormais prendre appui: «Dieu avait trop puissamment vécu parmi nous. Nous ne savions plus nous lever et partir. Les étoiles sont mortes dans nos yeux, qui furent souveraines dans son regard.» (Pour un Prométhée saxifrage. En touchant la main éolienne de Holderlin). Ailleurs, comme un écho, une réponse, un espoir, fruit de «l'alliance de contraires»: «Le dessein de la poésie étant de nous rendre souverains en nous impersonnalisant, nous touchons, grâce au poème, à la plénitude de ce qui n'était qu'esquissé ou déformé par les vantardises de l'individu.

1. De même, le monde (moderne) tente de nous occulter notre mort qu'il ne peut évacuer, et cela, afin que nous le prenions au sérieux. De nouveau, Char contrevient à la morale de ce monde, quand il interroge: «Mourir, c'est devenir, mais *nulle part*, vivant?»

«Les poèmes sont des bouts d'existence incorruptibles que nous lançons à la gueule répugnante de la mort, mais assez haut pour que, ricochant sur elle, ils tombent dans le monde nominateur de l'unité». (Le rempart de brindilles).

De l'opposition et l'alliance des contraires jaillit le troisième terme, la triade ainsi formée reconstituant l'unité nominatrice. La noce annule le duel, conjoint en un présent de fulgurance le passé et le futur; présent toujours au créneau et que ne convainc pas l'Histoire, laquelle, forte de ses actions maintenant aux archives et aux cimetières, réclame l'homme tout entier. («L'Histoire n'est que le revers de la tenue des maîtres. Aussi une terre d'effroi où chasse le lycan et que racle la vipère. La détresse est dans le regard des sociétés humaines et du Temps, avec des victoires qui montent»). (Les compagnons dans le jardin). Contre ce couple meurtrier, l'Histoire et le Temps, l'homme n'a d'autre recours qu'en cela qui leur échappe, et qui est sa nature («Ne permettons pas qu'on nous enlève la part de la nature que nous enfermons. N'en perdons pas une étamine, n'en cédon pas un gravier d'eau»), et sa parole: «Notre héritage n'est précédé d'aucun testament.» (Feuillets d'Hypnos). Et c'est cela qui est offert à la santé du serpent, «prince des contresens», dont le poison devient guérison au sommet du caducée d'Hermès, alliance des contraires: oiseau, serpent; en alchimie, mercure, soufre, qui se conjuguent pour donner simultanément la pierre philosophale et la connaissance illuminatrice.

«Bien que les poètes, selon leur essence, répondent au Sacré, et que, pensant la réalité de tout réel, c'est-à-dire l'*Esprit*, ils soient essentiellement des *spirituels*, ils ne doivent pas moins en même temps demeurer engagés et pris dans le réel». J'emprunte ces lignes à Heidegger (Approche de Holderlin, page 83). Elles viennent en commentaire au poème *Comme un jour de fête*. Je pense que sur de telles preuves se fonde la reconnaissance entre Char et Heidegger, lequel poursuit en ces termes: «Les sensations, activités, et succès dans le monde ne sont qu'une occasion, car à aucun moment quelque chose du monde ne peut de soi faire que le Sacré advienne.

De la même façon, ceux-là seulement qui voient déjà venir ce qui est en venue ont seuls pouvoir de lire quelque chose dans le monde comme signe de ce qui vient et de l'estimer comme geste annonçant ce qui vient».

C'est définir à la fois la frontière entre mystique et poésie, et le lieu où s'exerce l'acte de poésie, l'acte d'ailleurs constituant le lieu puisqu'il est l'accueil de ce qui apparaît, — l'auberge, comme dit Gongora. Et René Char ainsi, entre *les matinaux*, constamment aux avant-postes de l'aube, quand d'autres sont soumis aux phénomènes, détecte cette clarté, cette flamme, cette aigrette, qui signalent au veilleur «ce qui est en venue». La difficulté de lecture de René Char, comme celle de tout vrai poète, tient à ce que le lecteur, selon la tradition scolaire, lit le texte comme signe du monde renvoyant au monde, alors que ce signe n'est élu que pour annoncer «ce qui vient», ce qui est *présent, initial, inaugural* perpétuellement, et sans cesse recouvert et occulté. En ce sens, et essentiellement, le poète est le premier lecteur. Il est l'unique lecteur, et c'est dans la seule mesure où il est poète que l'homme accède à une lecture: il sait alors que les signes de ce monde-ci répondent à ceux d'un autre monde, qui est celui de l'esprit. D'un même coup sont balayés réalisme et spiritualisme pour le dévoilement de cette *réalité du réel* dont nous rendent compte les mythes, chronique du Sacré.

Au degré d'attention se jauge (juge) la vérité du poète, dont les traces deviennent *les feuillets d'Hypnos*.

ROBERT MARTEAU